

NOS GUERRES

benoit jeantet

INDIENNES

L'AUTEUR (PAR LUI-MÊME)

Je n'ai pas toujours été ce que je suis.

Au commencement, alors, je suis né.

Je suis né un 15 novembre et c'était en 1970.

Ensuite, alors, j'ai été un enfant. Un enfant tout d'abord élevé à l'ombre des contreforts pyrénéens. Ferme-vaches-chiens de bergers-atermoiements d'aoutats.

Et puis grandi sur le versant ouest de la butte Montmartre. Pavé luisant-funiculaire-bistrots de grand large-nightclubbing sur petit périmètre.

La butte Montmartre, bien sûr, c'est à Paris. C'est aussi à Paris qu'un peu plus tard, juste après une crise d'adolescence « normale », un DEUG d'Histoire tout bête et une licence de lettres classiques... classique, je suis devenu pigiste pour plusieurs magazines « culturels », voilà.

Ces diverses expériences m'ont permis d'écrire sur les musiques populaires et électrifées, le roman contemporain et même sur le sport... Ah oui.

Aujourd'hui, je ne vis plus à Paris. Aujourd'hui, je me consacre presque exclusivement à la cuisson des quelques kilos de lentilles que je fais pousser à la sauvette dans les trois jardinières héritées de quelque arrière-tante-bref- je ne sais plus et puis aussi, parfois, à l'écriture, c'est vrai. Avec une préférence pour les fragments.

Distribution & diffusion : Hachette Livre

© éditions publie.net & Benoit Jeantet
Préparation éditoriale par Matthieu Hervé, Jean-Yves Fick
Photographie de couverture : Frédéric Jeantet
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 2015
ISBN 978-2-37177-405-6
© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

NOS GUERRES

benoit jeantet

INDIENNES



Le train roule. Au loin ça fait comme des flaques. Ça miroite. Jette des éclats intermittents. Des feux sombres qui s'allument. S'éteignent. Se rallument. Lassitude d'apprivoiser les prises de vue et les maquettes en dur qui défilent jusqu'à mon siège comme des tendresses minuscules. Esprit brouillé par le vent qui dehors souffle tempête. Les arbres se resserrent pour ne pas céder à leur envie de déracinement. Tout les pousse à se sentir seuls ces jours. Ne date pas d'hier cette histoire-là. Longtemps que la grande sapinière a dû accepter de se convertir en prairie. Depuis ils ont l'air de grands rescapés. Les arbres. D'éclopés en résilience. Promis sait pas trop quand aux copeaux. La prairie s'assoupit dans l'attente patiente de l'arrosage. Et sinon peut toujours s'en remettre à la rosée. Une vie de prairie c'est pas bien compliqué. C'est paisible. Monotone.

Quelques chiens courent sur la prairie. Ils courent pour se donner un peu d'exercice. Sautent par-dessus une succession d'enclos vides. Ne pas trop s'appesantir sur l'anéantissement prochain de la race. Le train se met à rouler à très grande vitesse. Quelques étangs menacent encore de leurs yeux noirs. Des puits où se laisser couler d'épuisement. Mais la distance s'est creusée. Tout pourtant portait à croire que. Mais c'est passé. Comme tout passe. Voilà. Deux amies entre elles. Baskets fatiguées à l'identique. Conversent en versant des larmes de rire sur leurs vies compressées par le stress. Le train abandonne la province à sa petite apocalypse personnelle. Paris s'annonce. Le train. Toujours cette fuite éperdue qui vous ramène à vous-même...



Vieillir, ça n'aurait dans le fond aucune espèce d'importance. Aucune. Par la force des choses, notre existence perd peu à peu ses dernières lettres de noblesse. Et voilà qu'au bout du voyage on a fini par déroger. Reposant sur un lit poisseux. Dans une pièce qui sent la pisse. Un tas de souvenirs réduits en cendres. Et ça qui ne fume plus des masses. Et ça pour dernière compagne. Et dans cet ultime laps de présent qui tremblote, ces souvenirs s'enracinent. Un parfum de plat à barbe flotte sur le monde. Où reste-t-elle cette ancienne capacité de révolte ? Pas si longtemps, la moindre anomalie sociale vous jetait sur les chemins de l'aventure. Envie de bloquer net tout adversaire à votre mesure. De lui planter le nez dans la luzerne. Étiez si prompt, alors, à vous gonfler comme le vent prêt à pousser les nuages. À vous livrer au pillage. À la ferveur de l'incendie.

On appliquait son esprit au moindre texte. Chaque livre portait l'espoir d'un nouveau monde. Tout un champ d'opossums possible. Jeunesse bouillante. Savate. Chausson. Boxe anglaise. Mouille le maillot ou casse-toi. Le nomadisme rendait sensible aux autres. À l'affût dans les salles obscures vous traquiez les moindres éclairs du désir. Ressentiez le manque. Les cœurs volaient en éclats. La vraie vie ça n'existe pas. Le cinéma rien de mieux pour apprendre à finir. À ne plus vivre qu'à brève échéance. Vieillir ne serait rien. Non. Une chute sur la tempe. À travers le temps. Pourtant la longueur du jour est désormais source de larmes. Une lassitude vous enveloppe. Le voyage a perdu son motif. Le cœur n'est plus cet athlète. En forme ou pas. Chaque partie du corps aurait-elle eu droit à son histoire ? Pour ça qu'il se laisse flotter. Le corps. À la dérive. Endormi dans l'onde inerte. Le corps. Pour ça que des bois flottants. À l'approche des derniers rapides. Tout ce que nous sommes...



Rencontre avec ce vieux complice. Fils d'une maison sévèrement protestante. Un père marqué très tôt au sceau du presbytère. Maman guère plus extravertie. Un type très érudit. L'autodidacte typique. A fugué d'un pas turbulent. Soudain la terre grande ouverte lui était apparue dans l'appel du matin. A donc taillé la zone en scope et tout ça. Rien qu'un peu de cinéma en liberté. C'était vers la fin de l'adolescence. Voulait surtout éviter de se retrouver enrôlé de force à la fabrique paternelle. Cette affaire-là. L'adolescence. Vous savez. A duré plus longtemps que prévu chez tout un tas de jeunes gens.

Et nous autres ballottés dans l'écume comme des galets roulés. Alors on a roulé. Roulé. Jusqu'à l'instant fatal. Lorsqu'il a fallu choisir entre une vocation plus ou moins imposée et telle ou telle carrière illusoire. Forcément illusoire. C'est que tout à coup des visions

libératrices. Païennes. Tranchent avec la sévérité et les rigueurs de la vie ordinaire. On se prend à rêver. Dans le miroir bientôt on s'envisage un destin de romantique allemand. Car voilà. Le dernier ce sera nous. Sera ça et rien d'autre. Toujours le même déchirement entre l'esprit et la chair. La volonté pragmatique et l'instinct du bonheur. Vous savez.

L'adolescence est un âge d'idéalisme magique. Rencontre avec ce vieux complice. Le genre à se relire la même phrase jusqu'à épuisement total du sens. Seul moyen, d'après lui, pour qui entend trouver le chemin censé conduire à l'intimité de l'âme. À part ça son truc ? La micro-nouvelle. Il y réussit pas mal d'ailleurs. À chaque fois qu'on se quitte, l'impression de laisser derrière moi une piste nerveuse. Rencontre avec cet ami que j'aime comme un pays...



Un certain Noël 1997 qu'en bande nous jouions aux contrebandiers de Moonfleet près du phare des baleines. Île de Ré. Sur la plage. Tout à coup. Cette fille. Mal abritée à l'ombre d'un pin un peu rabougri. Cette fille nous a détournés du chemin. Était assise. Fixait un point sur l'horizon. Alors auprès d'elle on s'est assis. Pressentant que c'était chose faisable. Sans plus de chichi l'avons saluée. Alors salut, lui a-t-on dit en toussant pour se donner du courage. Alors salut, a-t-elle simplement répondu. Du courage elle n'en manquait pas. Tout de suite noté son regard aigre-doux. Cet air d'être seule depuis un moment. Et surtout ses mains. Ah ces mains-là. Couvertes d'abrasions. Mais comme si c'était pas prêt de guérir. Pour le moment elle travaillait chez un ostréiculteur. Du provisoire sur le point de finir. Le type tentait d'apprivoiser son cœur. Pas qu'il témoignât de piètres talents d'oiseleur. Non. Cette fille c'était le genre d'oiseau qui ne s'apprivoise pas. Ou alors juste entre

deux migrations. Dix ans qu'elle menait cette vie de trimardeuse au long cou. Et son cou c'était. Son cou. Vivait à la semaine au gré d'emplois saisonniers. Vie faite d'une succession de lutttes. Âpres. Incessantes. Une vie qui fatigue. À se débrouiller de boulots ingrats. Dangereux. Cafardesques. Aux prises avec la précarité. La vraie. Une vie de pauvreté qui vous ruine le corps. Son corps c'était. Son corps.

Et donc ces envies de se déporter, elle et cet incommensurable malheur qui semblait s'attacher à ses pas depuis l'enfance. Dès l'âge de huit ans fuguait déjà un soir sur deux. Quelque chose. Un drame familial ? Quelqu'un. Un père absent ? Une mère prenant peut-être trop à cœur son rôle de matrone autoritaire ? Avait très tôt appelé le malheur sur sa tête. Et aussi poussé toujours plus loin les limites exactes de sa souffrance. Alors tailler la zone jusqu'au bout de la ligne. Habitait un mobil home. De vieux disques de folk crachotaient comme un tracteur fumeux. Arlo Guthrie. Buffalo Springfield. Nick Drake. Un décor patchwork. Pour l'essentiel de la récup'. Papiers. Chiffons. Ferrailles. Un fourbi élastique. Rien que le strict minimum. L'intérieur de son mobil home ça faisait comme une gare de marchandises fantôme. Entre-temps devenu un capharnaüm d'Emmaüs. Aujourd'hui un monde oublié. Un monde caressant.

Et même que dans cet endroit j'ai bu un thé. Et même que son thé m'a presque ôté ma toux. Pour le courage elle a fait ça toute seule...